P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION
SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE
61

6 septembre 1997
paraît six fois par an
onzième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Frères et sœurs

L'inceste du 3e type

POURQUOI, du «si ce n'est toi c'est donc ton frère ?» à des expressions comme «mon amie/ma sœur», «ma mie», «trouver sa moitié», et autres «âme sœur», une partie non négligeable des échanges affectifs renvoie-t-elle à la quête de l'autre en des termes tournant si souvent autour du fratricide et de l'inceste ? Pourquoi, et pas seulement en littérature, le suprême éloge adressé entre frères et/ou sœurs consiste-t-il souvent à se donner du «meilleur ami» tandis que les ami(e)s évoquent volontiers leur naissante fraternité choisie ? Pourquoi, à l'instar des assemblages de chiens et de maîtres (avec ou sans laisse), tant de couples donnent-ils l'impression de dégager un air «de famille» (même sans tenues de jogging assorties) ? Pourquoi l'une des scènes parmi les plus authentiquement érotiques de toute la littérature est-elle la métabiblique et incestueuse connaissance à laquelle Ulrich et Agathe aboutissent dans *L'homme sans qualités* (94. «Le voyage au paradis», *ancienne ébauche*) ? Bien que condamné à passer (momentanément ?) inaperçu ou presque pour cause de (curieuse) apparition en librairie à la mi-juillet, l'essai sur *Les fratries amoureuses, prémisses d'une théorie du futur antérieur de l'inceste* de Françoise Héritier fera certainement date sur ces sujets.

Avec ce dernier opus, l'anthropologue française ne se contente en effet pas d'approfondir la théorie des humeurs aristotéli-hippocratiques sur la circulation des fluides dans nos corps sociaux qui avait fait se pâmer Bernard Pivot et du même coup valu une grande télénotoriété aux *Deux sœurs et leur mère* (1). En élargissant le champ d'investigation ressortissant à l'idée de couple, sa dernière recherche bat aussi en brèche bon nombre d'idées reçues sur la frontière en constante érection entre le différent et l'identique. De plus, l'africano-anthropologue n'hésite pas à auto-infirmer certaines de ses découvertes de 1994 dans la ligne de la pensée structurale issue de l'arbre lévi-straussien sur les structures de l'inceste et de ses interdits. Plus encore qu'en 1996, avec *Masculin/Féminin* (2), lorsqu'elle avait démontré l'«universelle inégalité» de la suprématie masculine dans les représentations, cette fois la directrice du Laboratoire d'anthropologie sociale balise une transmutation radicale dans l'emploi des codes portant sa griffe car elle introduit un changement important dans les protocoles académiques habituellement admis.

Des conjugaisons paradigmatiques

Partant, dit-elle dans son introduction, *«d'une intuition dérivée d'une expérience des plus intimes»* (au chapitre des mondanités littéraro-universitaires, tout le monde germanopratin sait depuis belle levrette que F. H. et Hélène Cixous ne se sont pas contentées de concevoir ensemble le fameux continent noir à partir duquel, autour de 1970, féminité et féminitude ont dû être pensées autrement), Françoise Héritier a répertorié des couples présentant *«une caractéristique de fratrie allant au-delà des simples apparences sans toutefois les exclure»*. Autrement dit, elle a repéré/recensé *«des alliances de type conjugal officiellement ou officieusement reconnues et sexuellement consommées, avec ou sans reproduction, desquelles on peut dire que leurs protagonistes présentent des ressemblances physiques ou/et comportementales de nature à les faire tenir pour frères et sœurs, voire frères/frères, sœurs/sœurs, etc»*.

Visages, silhouettes, attitudes, manières de s'habiller, de parler ; répartition des tâches dans la vie dite courante et dans ce que F. H. appelle assez pudiquement (au premier abord) *«les pôles masculins ou féminins»* au sein des groupes et sous-groupes ; mise en évidence des feed-backs dans les économies amoureuses et autres stratégies combinatoires de la vie à deux, voire davantage… À première vue, on a l'impression que, en digne successeuse de Lévi-Strauss, F. H. prolonge l'étude sur l'inceste entreprise en 1981 avec les ethnologues Cyrulnik et Naouri. Mais, si la batterie de figures et de schémas illustrant la première partie de son propos ne diffère guère de ce à quoi ses diverses publications scientifiques nous ont habitués, cette sensation de familiarité s'estompe dès le début de la deuxième des trois parties composant l'ouvrage. Qui n'est pas sans ressembler au dispositif d'un questionnaire d'enquête qu'eût pu protocoler le Bourdieu de *La Misère du Monde en France*. À ceci près qu'il semble passé par les canons du roman-photo, voire par le délirium égospectif d'une Marguerite Duras méditant sur l'affaire Willemin pour *Libé* ou les gonflements de courge d'une Myriam Meuwly dans ses éditos «sauciaux» de l'heureusement bientôt feu *NQ*. Différence rassurante, cependant : F. H. «se cantonne» à deux sortes de faits.

Brel et Madly, encore plus fort qu'Artaud et son : «Je suis mon fils, mon père, ma mère et moi.»

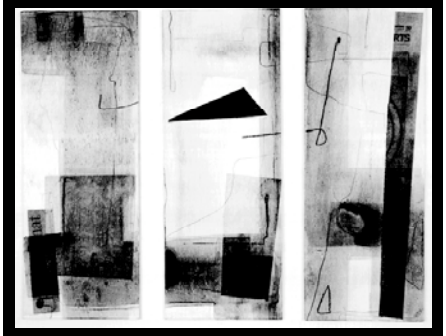
Spéculaires symétries

D'une part, des interviews dans lesquelles, à l'instar de ce qui se passe avec l'accoutumance dans les camps de nudistes, le complexe appareillage des questions posées finit par sembler tout simple. De l'autre, des correspondances, photographies ou témoignages de personnes parfois très en vue qui, soit directement soit par l'intermédiaire de leurs ayants droit, ont accepté de collaborer à l'investigation, que ce fût par envie de court-circuiter la grande presse ou pour participer à l'évolution des mœurs et, parfois, rendre justice à des parents ou proches disparus. Ce grand huit dans la méthode F. H. nous vaut des pages troublantes

(suite en page 5)

(Annonce)

Exposition



Renée Furrer
Peintures et gravures

Vernissage
le 6 septembre
dès 11h00
Du 4 au 30 septembre

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne

«Dans la durée, hélas, Pierre Béguin n'a pu résister à de basses attaques venues de haut…»
Colette Muret,
courrier des lecteurs,
in bientôt le feu *Journal de Genève et Gazette de Lausanne*, 28 juin 1997

«En Europe, la France est le pays du débat d'idées. (…) En Suisse, un tel espace manque absolument. Les politiciens sont intellectuellement embarrassés, les scientifiques polarisés, les écrivains autistes et les femmes hystériquement hostiles à la discussion d'idées.»
Christophe Calame,
philosophe et éditeur,
in *L'Hebdo*, 22 mai 1997

«L'ordonnance du 12 décembre 1990 concernant l'indemnité des officiers généraux qui exercent leur fonction à titre accessoire est modifiée comme suit : Dans les articles 4 et 5, le terme "chef du Service vétérinaire de l'armée" est remplacé par le terme "chef du Service des femmes dans l'armée".»
Département militaire fédéral, en accord avec le Département fédéral des finances,
Ordonnance concernant l'indemnité des officiers généraux qui exercent leur fonction à titre accessoire,
Modification du 15 janvier 1997

«Une redéfinition de l'école lui permettra d'être plus proche de ce qui se passe tout près.»
Fabien Loï Zedda,
secrétaire général du DIP vaudois,
promotions du Séminaire pédagogique,
Lausanne, 2 juillet 1997

«…les islamistes, qui font planer une chape de plomb…»
Raphaël Guillet, journaliste,
supra RSR1, 6 juin 1997, vers 9h00

«On peut parler d'avancée si on prend un peu de recul…»
Pascal Décaillet, journaliste,
supra RSR1, 17 juin 1997, vers 12h35

«Il en est des chantiers comme des domaines agricoles. Multiples et spécifiques, géants ou minuscules, ponctuels ou durables, ils ont cette sorte d'unité dissemblable que présentent une pioche et un tunnelier. […] Qu'ils soient petits ou grands, qu'ils foncent vers le ciel ou s'enfoncent modestement dans un coin de terre, ces chantiers sont des mines de travail. Ils labourent la cité pour lui donner vie.»
Didier Burkhalter,
conseiller communal neuchâtelois et directeur des travaux publics,
in *Neuchâtel votre ville*, 5 juin 1997

L^A D^ISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
E-mail : La.Distinction @bluewin.ch

Abonnement : Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Europe : 2.55 ECU
Suisse : 4.35 francs
France : 18.25 francs
Belgique : 99 francs

Collaborèrent à ce numéro :
Minna Bona
Paul Boulingra-Brodouga
Anne Bourquin Büchi
Esther Chagatte
Théo Dufilo
Jules-Etienne Miéville
Jacques Mühlethaler
Claude Pahud
Aristides Pedrazza
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

(Publicité)

Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10 % aux étudiants,
et de 5 % à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30 ; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30 ; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Lamentable affaire

J'ai été plutôt stupéfaite de découvrir dans votre dernier numéro la lettre de lecteur que ce pauvre Bertrand a cru bon de vous faire parvenir. Moi qui le connais depuis longtemps, je peux vous dire qu'il a bien changé depuis qu'il a enfin passé ses examens et qu'il a réussi à obtenir, je ne sais trop comment mais sans doute à la force du poignet, quelques *tés* pour faire l'assistant en géographie quantitative (la qualitative, ce sera sans doute pour une autre vie). La grandiloquence dont il fait preuve au moyen de ces médiocres archaïsmes et autres psittacismes, laisse supposer qu'il souffre d'insécurité linguistique. Comme chacun sait que le langage reflète le statut social, je me demande si ses tés ne sont pas en train de sauter, et qu'il essaierait de s'y raccrocher avec la force du désespoir. Mon pauvre Bébert, le jour où la discrépance de ton état te sautera aux yeux, tu seras bon pour la dépression. J'espère que ta «douce compagne» (tout le monde sait sur le campus qu'il s'agit de Rolande Tabacchi, alias Nicotine Grissini, qui a fini par comprendre que *** allait au café de la Tour au lieu d'aller aux réunions AA) saura te réconforter. Eh oui, tout se sait. Mais si je me décide à prendre la plume ce n'est pas pour t'embêter, comprends-le bien, mais parce que dans ton délire de demande de reconnaissance sociale, tu parles du chapitre «assassin» (mais non) que je vais consacrer au courrier des lecteurs paru dans *La Distinction* à propos de cette lamentable affaire te concernant. Et tu te trompes significativement en affirmant que mon mémoire porte sur, je te cite, *«le courrier des lecteurs comme genre littéraire»*. Eh non, mon mémoire porte sur *la mauvaise foi* dans le courrier des lecteurs. Comme malgré tout tu es universitaire, tu comprendras qu'il fallait que j'établisse avec précision la vérité, ce qui est tout de même le leitmotiv de nos études. Mon cher Bertrand, je suis sûre que tu as commis là un lapsus involontaire, c'est pourquoi je ne t'en veux pas. Mais je me fais du souci pour toi, et j'espère que tu abandonneras bien vite tes prétentions petites-bourgeoises. Souviens-toi que lorsque tu étais petit, ce que tu voulais faire dans la vie, c'était cowboy.

Forallaz Maud,
de Lausanne

Télévision d'avant-garde et art local

Nous avons reçu un très nombreux courrier à propos d'une appréciation que nous fîmes en passant sur la TéléVision de la Région Lausannoise (*La Distinction* n° 60, juin 1997, p. 2). Parmi les dizaines de réponses à ce qui est sans doute apparu comme une incitation à réagir –ressemblant aux questions foireuses posées à ses lecteurs par un hebdomadaire télévisuel au top niveau de l'information extrême– nous en extrayons et en publions quelques-unes. [*réd.*]

Je voudrais savoir pourquoi vous qualifiez TVRL de «chaîne la plus avant-gardiste de tout le paysage audiovisuel européen». Est-ce un compliment ou une moquerie? A moi, elle me semble une chaîne très classique.

Anne-Sophie M.,
de Saxon

Nous voudrions soutenir votre appréciation. Nous n'avons rien vu d'aussi moderne, à part les films de Straub et Huillet, que les retransmissions des Conseils communaux de la région. Malheureusement, le hollywoodisme semble commencer à opérer ses ravages dans les dernières tentatives, puisque les réalisateurs renoncent au plan fixe qui permettait une seule séquence de 2 ou 3 heures. Désormais ils multiplient les angles de vue, renonçant à l'objectivité spartiate qui magnifiait, tout en les distanciant, les rhétoriques idéologiques des politiciens.

Alain T., Jean-François A. et Claude G.,
de l'arc lémanique

Je me demande une fois pourquoi il n'y a pas de retransmissions sportives sur la chaîne. Par exemple une chaîne avec que du vélo, ce serait super.

Alex Z.,
de Suisse centrale

Avant-garde, avant-garde. Tu parle. Lisé Ramuz, oubliez ce que vous aver apprit à l'aicole, ou mieus, n'y aller pas.

Francis R.,
d'Anzeindaz

Vreni, vidi, vidéo. L'avant-garde est plus magique que vous croyez. Francy Matthey peut en témoigner. C'est moi la reine de l'été. Je saurai vous faire tout oublier.

Pipitoli,
de Thurgovie orientale

La Distinction vaut de plus en plus

J'ai constaté, non sans étonnement, qu'avec l'abonnement annuel à Frs 25.–, le prix au numéro (désormais Frs 4.35) correspond à un ratio de 104.4% alors qu'avant, il était de 109.5% (Frs 3.65 pour Frs 20.–). Avez-vous songé qu'à l'avenir (vers 2015), avec une telle réduction du différentiel, il sera plus avantageux d'acheter *La Distinction* en kiosque que de s'abonner?

Al. Hinclawien,
Expert-comptable

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

UNE mienne connaissance, skieur, m'est récemment tombé à bras raccourcis sur le paletot. Je tombai des nues de le voir là, en plein été, et me demandais si je n'étais pas tombé sur la tête, ou si je n'allais pas tomber dans les pommes. C'était bien lui, Alberto, qui me tomba dans les bras. D'après lui, je tombais à pic, j'allais l'aider à faire tomber sa colère.

Il avait l'air peu bien: il ressemblait à un oison tombé du nid; son survêtement tombait en loques; il m'assura que le ciel lui était tombé sur la tête, que sa carrière sportive était en train de tomber et qu'il ne s'en relèverait pas. Le spectacle sportif où il devait figurer tombait en ruines: la révolte avait grondé, et les dirigeants de la Fédération internationale étaient tombés. Voilà qui tombait mal, au début de la saison: les pronostics des journalistes, les magouilles des organisateurs, les résultats prévus longuement à l'avance, négociés entre équipes et entraîneurs –tout cela tombait bêtement en miettes, à l'eau.

Je tentai en vain de le rassurer, en faisant valoir que certes il était tombé sur un os, mais que tout ce qui penche ne tombe pas, et que les négociations et les trucages habituels –la raison, quoi –reprendraient le dessus, qu'il ne devait pas tomber dans le panneau, que tout cela était sans doute une façon de faire monter les enchères et tomber les oppositions, que ce n'était pas demain la veille que le sport tomberait en désuétude, qu'il devait être patient parce que les alouettes ne tombent pas toutes rôties, que, le connaissant, je lui faisais confiance pour qu'il retombe sur ses pieds.

Et cetera, et cetera. Rien n'y fit, et à mesure qu'il me parlait je voyais son moral tomber en chute libre, et toujours plus bas dans ses socquettes trouées. Il est vrai qu'il voyait ainsi disparaître la manne qui lui tombait du ciel depuis des années; à l'en croire, ses revenus tombaient bien au dessous du minimum vital. Il y avait cru longtemps, et maintenant les écailles lui tombaient des yeux. Il est vrai que cette nouvelle tombait mal pour lui, puisqu'il venait de tomber amoureux, et que, pour faire tomber l'heureuse élue, il lui avait fait des promesses inconsidérées. Je faillis lui dire que passer du sport à l'amour, c'est tomber de Charybde en Scylla; Mais je me retins, et ces fatales paroles ne tombèrent pas de ma bouche d'or.

A la tombée de la nuit, je tombais de fatigue, j'avais tombé la veste, mais la colère de mon ami n'était toujours pas tombée. Pas moyen de lui faire comprendre qu'il devait tout laisser tomber. Ses jérémiades commençaient à me lasser et à tomber dans l'oreille d'un sourd; les chaussettes m'en tombaient d'ennui. Au premier prétexte qui me tomba sous la main, je lui faussai enfin compagnie, en me disant que, si les sportifs n'arrivent même plus à faire preuve de fair play et à s'entendre entre eux, on était tombé bien bas bien bas.

T. D.

(Annonce)

Exposition

TERRA

de Sebastião Salgado à la Galerie BASTA !

du 1er au 29 novembre 1997 • Vernissage le 1er nov. dès 11h00

En signe de solidarité avec le Mouvement des paysans sans terre (MST) au Brésil, le photographe Sebastião Salgado, Frères des hommes et Solifonds en Suisse présentent une série de 45 photographies imprimées en posters. La Galerie BASTA ! expose et vend ces posters au profit de MST.
Sebastião Salgado a photographié le travail quotidien des paysans qui font fructifier la terre, leur survie dans les banlieues surpeuplées, leur exode vers les villes mais aussi la violence rurale, les conflits agraires et la lutte des paysans sans terre pour récupérer leur bien.

Mariage à Cansanção, Bahia, 1982

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne

Notre feuilleton :

Les apocryphes

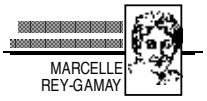
Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le roman échevelé du prétendu Jean-Michel Kliafas, *A la lueur de l'étoile morte*, annoncé aux éditions Veri Condi, était une pure imposture, malgré la crédibilité remarquable de son résumé et l'élégance rare de sa couverture.

LES ÉLUS LUS (XXXIII)

Le koller sans peine

Dans la série «folklore de notre pays», nous allons aujourd'hui nous familiariser avec le français d'Arnold Koller, président de la Confédération. Pour cela nous étudierons le discours radiodiffusé qu'il a prononcé à l'occasion de la Fête nationale du 1er Août 97.

Précisons qu'une seule occurrence suffit à déterminer un trait folkollérique. Il arrive en effet que le président succombe à de détestables influences normalisatrices qui dénaturent l'originalité de son parler. Ainsi ne trouve-t-on déjà plus qu'un «svisse» sur deux.



MARCELLE REY-GAMAY

Traits distinctifs du koller

- inversion du [ʃ] et du [ʒ]: «***j***ers concitoyens», «dans la ***ch***oie», «de notre ***ch***ustice»
- passage de [g] à [k]: «***c***râce à cette fondation»
- disparition du [v] dans le groupe [vwa] et transformation en [f] dans les autres cas: «de leçons à rece***oir*** de personne», «ont mis en œu***f***re d'importantes réformes»
- prononciation conforme à l'orthographe de tous les mots en -tie: «au même titre que la démocra***t***ie [t] directe»
- prononciation [rɛ] du préfixe re-: «entrepris de vastes ré***s***tructurations»
- passage de la semi-consonne [j] à [i] devant [a] et [ɛ], de la semi-consonne [ɥ] à [v]: «un di***ha***logue ouvert», «ce dont nous sommes fi***her***s», «la nature de la S***v***isse»
- disparition des liaisons [t] et [r] entre l'adjectif et le nom: «un petit 'Etat neutre», «le 1er 'Août»
- liaison conforme à l'orthographe entre l'adjectif en -d et le nom: «un gran***de*** avenir»
- omission des accords sonores du participe passé: «une solidarité nouvelle fait de sacrifices communs»

Exercice de lecture
(niveau débutants: les mots sont déjà kollérisés)

«J***e***rès concitoyennes, jers concitoyens, nous n'afons de leçons à réceoir de personne et nous n'afons aucunement besoin de prophètes, ici ou à l'étrancher. Mais nous defons constamment nous rénoufeler. Affrontons avec confihance, de manihère oufert et avec solidarité les défis d'auchourd'hvi et de demain. Ainsi, au-delà d'un passé illustre nous pourrons soncher à un crande avenir pour notre petit pays.»

Exercice de lecture
(niveau avancés: les éléments en gras / italique doivent être kollérisés)

La ***rev***italisation de l'économie est dé***j***à en bonne ***v***oie. Le secteur pri***v***é a entrepris de ***v***astes ***re***structurations. Le Conseil fédéral et le Parlement ont mis en œu***v***re d'importantes réformes. Mais il reste beaucoup à faire. Obtenir un libre accès au mar***ch***é intérieur européen, ***j***u***g***uler le ***ch***ôma***g***e, ***g***arantir l'a***v***enir de nos œu***v***res soc***i***ales et assainir les finances fédérales.

Devinettes
(trouvez la réponse en lisant la phrase en koller)

Un gond bien léger
Envoûtant, ton nez, chérie
Déjà, il en a égorgé deux
Que de vaches insaisissables
Le mariage a ses vices
L'élève en voulait, des chants
Les jouteurs ont déchanté
J'ai ses choux, au prophète
Ils ont voté en chouans
Les gouilles sont vides, chés

M. R.-G.

Plaisirs de mémoire

André Beucler, un homme nouveau

«LONGTEMPS, longtemps avant la guerre, un samedi soir chez Lipp. Fargue vient de commander un sandwich au veau, un quart Vichy bouillant, quatre boîtes de cigarettes anglaises et trois boîtes d'allumettes suédoises. Nous sommes en 1928, il faudrait aller dîner quelque part, il est neuf heures et demie, mais le monde fait encore le gros dos. L'éternité est à disposition du premier venu. Nous avons le temps. Nous bavardons et nous rêvons. Nous rêvons que nous bavardons. Puis au bout d'un instant, Fargue:

– Qu'est-ce que tu fais demain dimanche?»

De 1928 à 1947, c'est avec Léon-Paul Fargue que Beucler passera la plupart de ses dimanches, et il nous offre, dans un ouvrage aux accents tendres et nostalgiques, des variations sur ce thème. Car des dimanches il y en eut beaucoup: ceux avec ou sans billard, ceux où en flâneurs invétérés ils partent à la recherche d'impressions et de rencontres insolites, ceux de l'Occupation où ils passent de longs moments dans le métro à traverser Paris, ceux où Beucler se rend au chevet de son ami terrassé par la maladie.

André Beucler s'est davantage attaché à faire connaître les œuvres des autres que les siennes. Il n'a adhéré à aucune école, il a prôné toutes les formes de détachement et de désappartenance, et notre époque oublieuse et tapageuse l'a perdu de vue. Grâce aux rééditions, on peut (re)découvrir cet auteur qui aimait pardessus tout la littérature des autres. Il a préfacé, lancé des collections, édité, dessiné ceux qu'il aimait. Et comme la discrétion faisait partie de son talent, il a passé les dernières années de sa vie à écrire ses mémoires, à parler surtout de ceux qu'il a rencontrés, de ceux qui ont marqué sa vie.

«Nous avons passé entre les gouttes mêlées du bonheur et du regret, et, dans les franges de nous-mêmes, ressenti ensemble ces vagues envies de partir pour le passé qui s'insinuent entre la rêverie et la raison.»

Une vie qui ressemble à un roman. (On attend la biographie de celui qui exerça une foule de métiers, qui épousa trois fois la même femme et écrivit *Gueule d'amour* que Grémillon adapta au cinéma avec le couple Jean Gabin, Mireille Balin.) Beucler naît en 1898. Son père, Jules Beucler, venu de Franche-Comté pour enseigner le français à Saint-Pétersbourg, épouse à la fin du siècle dernier la fille d'un général russe. Très jeune, André voyage, traverse le Caucase. Puis, un matin de septembre 1912, sa mère l'accompagne à la gare de Saint-Pétersbourg, destination le lycée de Besançon où il sera interne.

On comprend mieux dès lors pourquoi ses thèmes de prédilection seront le hasard, les rencontres, les attentes, l'amitié et l'amour, *«toute cette tragédie quotidienne du départ et de l'arrivée»*. Autant de sujets qui fascinent Fargue dont l'enfance a aussi sa part de mystère, d'inquiétude et de romanesque puisque son père ne le reconnaît que lorsqu'il a seize ans. Fargue dont Patrice Delbourg écrit qu'*«il fut ce vieil écolier flânant au long des rues buissonnières de la capitale, qui savait si bien tromper ses contemporains et qui les roulait délicieusement dans la fine fleur de farine de ses mots acrobates.»* (1)

L'audace de la candeur

Entre ces deux êtres, les affinités ne manquent pas. Beucler scrute avec toute la sincérité dont il est capable, plus loin que lui permet l'acuité de son regard, là où est l'être, pour restituer avec une infinie délicatesse ce que fut son amitié avec Fargue.

«Nous avons passé une partie de la journée ensemble, à bavarder, puis à nous taire. Il semble que nous ayons vécu très près l'un de l'autre depuis de longues heures, tantôt appuyés aux mêmes souvenirs, tantôt suspendus d'émotion en les écoutant sourdre au fil des quartiers. Nous avons conçu, oh! très bien, une infinité de nuances de pensées et de sentiments qui ne s'expriment pas clairement. Nous avons passé entre les gouttes mêlées du bonheur et du regret, et, dans les franges de nous-mêmes, ressenti ensemble ces vagues envies de partir pour le passé qui s'insinuent entre la rêverie et la raison.»

En 1925, lorsque paraît son premier roman, *La Ville anonyme*, Beucler reçoit nombre d'éloges dont celui de Max Jacob: *«Vous êtes un homme nouveau: c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un artiste. Seul un homme nouveau pouvait avoir l'audace et la candeur (l'audace de la candeur) de réussir dans l'entreprise folle d'un livre pareil… Voici mes deux mains – que n'en ai-je trois!»*

Succombez vous aussi au charme de Beucler, vous ne le regretterez pas une seconde. Car Beucler, comme Fargue, écrit pour la résonance, contre l'effet.

Les éditions *Le temps qu'il fait* nous proposent là un ouvrage précieux. Cent pages pour dire l'amitié et les dérives parisiennes dominicales. Cent pages pour comprendre avec Beucler et Fargue qu'il n'est sans doute pas de bonheur qui ne soit de mélancolie.

M. T.

André Beucler
Dimanche avec Léon-Paul Fargue
Le temps qu'il fait, février 1997, 100 p., Frs 29.20

(1) Patrice Delbourg, *Les Désemparés*, Le Castor Astral, 1996.

A l'ombre des géants

Pierre Michon
Trois Auteurs
Verdier, février 1997, 90 p., Frs 20.90

«Qu'est-ce qui relance sans fin la littérature? Qu'est-ce qui fait écrire les hommes?», se demande Pierre Michon dans *Rimbaud le fils*. A lire son dernier ouvrage, *Trois auteurs*, il semblerait que ce soient les écrivains eux-mêmes qui s'engendrent successivement, et que chaque auteur écrive à l'ombre de quelque père en littérature. Michon écrit trois brefs textes pour dire ce qu'il doit à Balzac, à Cingria et à Faulkner.
Balzac *«parce qu'il joue à l'auteur jusqu'à ce que mort s'ensuive»* et qu'il y a chez lui une *«inqualifiable jouissance d'écrire»*. Cingria, parce que celui qui disait: *«Je ne vis que de l'imagination des choses qui pourraient m'arriver»* passera sa vie à écrire, avec joie et sans désemparer, à l'espoir en personne.
Et puis vint Faulkner. Le troisième texte, plus dense, plus intime aussi lui est consacré. *«Ma principale compagnie sur terre fut celle de Faulkner.»* Bien au-delà de l'influence, il faut parler ici de gratitude et d'admiration pour celui qui lui a donné *«la permission d'entrer dans la langue à coups de hache»*, pour celui qui lui a permis d'oser être Pierre Michon. *(M. T.)*

De la Noire à la Blanche

Tonino Benacquista
Saga
Gallimard, avril 1997, 353 p., Frs 32.20

On pourrait appeler ça le syndrome Pennac. Prenez un bon auteur de petits romans sans prétention, qui publie dans une collection peu prestigieuse –mettons la Série Noire, mais le genre policier n'est qu'accessoire– des histoires bien ficelées, avec des personnages attachants et des trouvailles en tous genres. Vous recherchez ses premiers ouvrages, vous chuchotez son nom avec des mines de connaisseur à ceux qui vous en semblent dignes, un petit fan-club clandestin en voie de formation. Et crac, comme ça, brutalement, le romancier méconnu accède à la notoriété, se hisse dans le gratin des éditeurs –disons la Collection Blanche, mais ce n'est qu'un exemple–, *fait* des télévisions, et son dernier livre vous tombe des mains. Il est bien inférieur aux premiers.
Saga raconte la vie de quatre scénaristes de télévision à qui on demande, dans le but de satisfaire aux quotas de production française, de rédiger n'importe quoi qu'on puisse tourner avec un budget minimal, et qui vont le faire. Au passage, le lecteur découvrira les coulisses des modernes usines de fiction calibrée qui abreuvent la soif d'histoires de nos contemporains. En soi, l'idée était plutôt bonne et le démarrage est grandiose, mais comme son titre le suggère, l'ouvrage s'étire, s'allonge à l'infini, tourne en rond pour remplir le format «grand auteur», se prend la tête pour placer quelques passages obligés pleins de sens, quelques citations toutes prêtes pour les gazetiers, un zeste de je-me-regarde-moi-même-écrire-comme-c'est-formidable. On peine à le terminer, même si la pirouette finale ne manque pas de charme.
L'autre explication, c'est bien sûr que le critique est irrémédiablement snob et n'aime que les auteurs confidentiels, à lui seul réservés… A quand un roman sur le sujet? (C. S.)

Le plaisir des Belges

Les histoires d'O.

HISTOIRES du plaisir d'exister, c'est-à-dire? Les histoires de Jean-Pierre Otte sont de celles que l'on dit un soir, entre amis. Après avoir bien mangé et bu assez, après que la plupart ont dit poliment: «Je crois que je vais y aller, il est tard maintenant et demain je dois travailler». Là, parfois, quelques-uns plus jouisseurs aiment encore rester, s'affaler dans les fauteuils, et se raconter, légèrement.

Peut-être qu'à ce moment-là enfin, ayant lâché comme une veste qui serre un peu trop, le besoin de se montrer sous un jour avantageux, on va raconter: «Hé, tu ne sais pas ce qui m'est arrivé l'autre jour…» Petites aventures, mi-figue mi-raisin, pas vraiment des victoires, ni des défaites. Les histoires du plaisir d'exister, c'est un concentré de présent non filtré, un abandon, un *relax and enjoy* mental.

Jean-Pierre Otte, grand Belge (1,97 m), vivant loin du monde et de la renommée dans une ferme pleine d'animaux, est un spécialiste de ce genre de plaisir. Il déserte parfois son intimité pour faire irruption dans l'espace public, pour raconter ses histoires. Sur une scène, seul ou accompagné par un violoncelliste, il dit, redit, improvise, enrichit, transforme certaines petites aventures, des odes à la part effarée que chacun a en soi et qui révèlent l'âme plus sûrement que des exploits:

– Celle de cet homme qui arrive à la ferme de l'écrivain, un soir d'hiver, et qui subtilement, s'installe, s'incruste, s'insinue entre le narrateur et sa femme et sème la discorde.

– Celle de cette chambre de l'amie d'un ami, prêtée à Paris, et dans laquelle flotte la présence d'une femme inconnue: *«Je m'étendis sur le lit, tout habillé, et respirai instinctivement les draps. Claire C. y avait laissé une suée dont l'odeur subtile me rappelait, étrangement, celle d'une primevère au printemps.»* Une odeur qui fait rêver, les bruits d'un couple dans la chambre d'à côté, l'imagination qui s'envole… le plaisir d'exister.

Ott ou Otte en tout cas «hot»

Il y a bien une homophonie entre le nom de l'auteur et celui de Sandrine Ott, la Cicciolina lausannoise. Plus encore, le mot plaisir est là, tout de suite, dans le titre. Mais le plaisir ici, c'est le plaisir des sens, l'émoi, ce n'est pas la baise.

«Elle s'est collée contre moi et je la sens frémir, palpiter. Elle se détache si doucement que je me demande si je n'ai pas rêvé. Elle dit: "Vous pourriez m'aider à retapisser puis à repeindre…" Le lendemain, on décroche le miroir et la chambre tourne dedans. On pousse le lit, on remue les meubles. On s'essouffle, on rit, on se met en sueur. Je vois très bien comment les choses vont finir et je suis sûr qu'elle le voit très bien aussi. Et un matin on se réveille tout chauds l'un contre l'autre, avec un flot de lumière qui tombe de la fenêtre comme un flot d'herbe.» Si donc les érotomanes risquent d'être déçus par cette lecture, les sensuels de tout bord, eux, ne pourront que jubiler.

A. B. B.

Jean-Pierre Otte
Histoires du plaisir d'exister
Julliard, 1997, 224 p., Frs 36.50

Faits de société

Informations inquiétantes sur le manque d'imagination des rédacteurs de la presse monopolistique romande

La communication n'est pas toujours aisée. Impossible de savoir ce que réplique cette indienne uru au voyageur qui refuse d'acheter sa bimbeloterie.

24 Heures, juin 1997

Journalistes

TENIR un journal est un acte intime, mais étroitement contrôlé. Un(e) indiscrèt(e) est toujours susceptible de venir lire ces lignes que vous ne destiniez qu'à vous-même (vraiment?). Inutile de se creuser la tête sur la fonction d'un journal: auto-analyse, catharsis par l'écriture (drôle d'idée), exutoire aux tensions du quotidien (en les revivant par écrit?), la liste peut s'allonger beaucoup avant qu'elle mette tout le monde d'accord. Reste l'acte intime, étroitement contrôlé.

Presque toute sa vie, Raymond Queneau a tenu des journaux. On connaissait, par une édition partielle, son *Journal 1939-1940*, qui permettait de cruelles comparaisons avec le *Journal de la Drôle de guerre* de Sartre (lequel, selon vous, mentionne l'antisémitisme de ses concitoyens?). La belle-fille de Queneau édite aujourd'hui les journaux *«retrouvés parmi ses papiers personnels après son décès en 1976»*, ils couvrent les années 1914 à 1965. Le premier est commencé par un enfant de 11 ans, les derniers sont d'un sexagénaire.

Au volontarisme nécessaire pour, chaque jour, écrire sa ligne, fait pendant la paresse (ou les réticences mentales): *«Ça fait bien dix jours que j'ai acheté ce cahier, jusqu'à présent flemme terrible, pas le temps, j'essaie de m'y mettre ce soir. Tentative tentée déjà. J'ai des notes –par ailleurs. Pas d'intimité. Les gens. Les autres. Je voulais commencer samedi dernier, mais voilà cette semaine passée, soufflée comme chandelle.* (…)»

Mais les hésitations n'interdisent pas une organisation de fer. Entrées par dates, tout d'abord, puis, depuis 1949, jetées sur le papier dans un ordre plus logique que chronologique, mais numérotées. Cette structuration permet à Queneau de revenir, longtemps après, sur certaines entrées, ce qui prouve qu'il est son premier lecteur. Elle se retrouve dans les incroyables listes, heureusement données en annexe et soigneusement tenues à jour, des gens qu'il a rencontrés (de 1915 à 1938) et de ses lectures (toute sa vie, ou presque).

La curiosité pousse à éplucher ces listes, à relever les (à peu près) connus: Albin Michel, André Breton, Pierre Naville, Benjamin Péret, Larousse, Jacques Prévert, Yves Tanguy, André Masson, José Corti, Michel Leiris, Georges Bataille, Julien Cain, Boris Souvarine, Robert et Youki Desnos, G. H. Rivière, Antonin Artaud, Jean Paulhan, Gaston Gallimard, Jacques Doriot, Jean Hélion, Marie Bonaparte, Henry Miller, Max Jacob, Rosny aîné, Jean Wahl, Jacques Lacan, Brice Parain, Anatole de Monzie, Jean Cassou, Bernard Groethuysen, Roger Caillois, William Saroyan, Brassaï, Elie Lascaux, Pierre Bost, Fernand Léger, Emile Borel, Jacques Hadamard, G. Ribemont-Dessaignes, Jean Arp, Sophie Tauber-Arp (celle des billets de cinquante balles), Hans Hartung… Mais qui sont T'ien Hsia Monthly (miss Billy Lee), le Dr. Allendy, A. Lorulot, James Laughlin IV, Mme Millan et Ferenc Dobo?

Parcourir la liste des lectures permet de savoir qu'en août 1958, Queneau a lu *L'Empereur Julien et son art d'écrire* de Kojève, *Une balle dans le canon*, de Simonin, *Préparatifs de noce à la campagne*, de Kafka, J. Claretie, *Souvenirs du dîner Bixio*, F. Pessoa, *bureau de tabac et autres poèmes*, Alain Bosquet, *Premier Testament* et le *Journal* de Kafka. Est-ce que c'est intéressant? Peut-être pas, mais c'est fascinant parce que cela relève le but du journal, qui est de contrôler sa propre existence en la disant, en l'écrivant, en la figeant, en se donnant la possibilité de la raturer, contre toute vraisemblance.

Photomaton 1928, (*Raymond Queneau plus intime*, Bibliothèque nationale, avril 1978)

Ce qui pousse à lire

Voici peut-être pourquoi Queneau écrivait son journal, à part pour s'amuser (*«C'est très emmerdant à écrire, mais à relire c'est assez farce, les annales»*). Reste à savoir pourquoi on le lit avec avidité et sans ennui. Parce qu'on croit savoir ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il retient de son existence; ainsi, début 1917 (il a 14 ans):

*«**1 janvier** - Le moine Raspoutine a été assassiné.*
*«**6 janvier** - Mon oncle et mon cousin viennent nous voir.*
*«**12 janvier** - Hier fausse alerte; à 18h. Mercredi, il y a eu un éboulement de la falaise.*
*«**24 janvier** - Grève des ouvriers de Schneider.»*

Mais aussi comment il voit les choses:

*«**11 novembre** - ARMISTICE. «Enthousiasme incroyable. Moi, je me suis emmerdé.»*

Ou encore comment il voit l'humanité et le monde:

*«**1939 – 16 sept.** –* (…) *On se lasse d'entendre sans cesse ronfler, péter, roter, dire des conneries.* (…) *Il faut de tout pour faire un monde. Cette maxime populaire est d'une haute sagesse. Mais il ne faut pas uniquement des cons, des vaches et des imbéciles* (…)»

Et ce qu'il visite, alors qu'il est en villégiature à Torri del Benaco, sur le lac de Garde, avec Gide, en 1948.

«(…) *Après-midi à Vérone – (par le car). L'Arena, Via Mazzini. Piazze delle Erbe. Piazza dei Signori. Visite de Santa Anastasia (fresque de Pisanello – tombeau de l'ambassadeur allemand). ensuite course à l'autocar.»* (Il visitera San Zeno et le Castelvecchio quelques jours plus tard).

Les anecdotes (rares) qu'il retient, à propos de ses contemporains: *«Raconté par Gaston Gallimard à propos du* Journal *de Gide 1943. Lorsque le garçon le quitte le matin, Gide lui dit*: "Tu sais, mon petit, tu viens de passer la nuit avec quelqu'un de très connu, de très très connu… Il faut que tu te souviennes bien de ça… Ça doit rester dans ta mémoire… que tu as passé la nuit avec quelqu'un de très connu… d'universellement connu… Plus tard tu pourras dire que tu as passé la nuit avec François Mauriac."»

Mais aussi, beaucoup plus intime, ces passages que l'on lit en se demandant si on doit bien continuer et qui parlent d'une passion (illégitime): *«*(…) *dans le taxi, en revenant de la Bastille, je ne puis résister. Je l'embrasse et la caresse, bande et finis par atteindre le spasme, mais je retiens mon sperme presque entièrement pour ne pas me mouiller.* (…) *Que puis-je contre ses petits seins, sa cuisse lorsque ma main remonte le long du bas, puis de la jarretelle sur sa nudité jusqu'aux poils discrets de son mont de Vénus (joli). Elle m'excite terriblement. Et le soir, après un gin-fizz qui nous "libère", de nouveau, je la caresse passionnément. Je mords la pointe de son sein nu, ma main monte sous sa robe et je commence à la branler lorsque – il nous faut nous séparer. La rue n'est pas à nous.»*

Mais attention! rien sur la littérature, rien sur la manière dont sont construits *Chêne et chien*, *Le chiendent* ou *Saint Glinglin*. Peut-être que Queneau trouvait que cela était trop important pour être confié à un journal…

Organisations: méthode Queneau et approche Matthews

Les *Journaux* de Queneau ne font pas que dire sa vie. Ils apportent plus et renseignent sur la manière dont ils sont construits et sur leur contenu: *«journal global, journaux tenus à différents intervalles (enfance, autopsychanalyse, journal de guerre (en partie détruit), memoranda, itinéraires, Journaux ou notes tenus pour tel ou tel livre, carnets de notes, de citations (placées à leurs dates), livres lus»*

ou encore

«a) Les "Journaux" ayant une vérité et tenus dans un but (…) b) *tout le reste* (…)»

Ce sont (entre autres) ces indications qui obligent à rapprocher le *Journaliste* de Harry Matthews des *Journaux* de Queneau. Pas seulement parce que le roman de Matthews a la forme d'un journal, mais parce que ce journal dit explicitement (et fastidieusement) comment il est construit.

«A l'intérieur des catégories A (vérifiable) et B (subjectif), faire une division supplémentaire entre ce qui concerne les autres et ce qui ne concerne que moi. Cela donne quatre catégories: A1 et A2, B1 et B2. Exemples – A1: un coup de téléphone; A2: un livre que j'ai lu; B1: mon amour pour C.; B2: mon invention des catégories A1 A2 B1 et B2»

«Mes catégories (A1 A2 B1 B2) devraient être subdivisées en sections spécifiques. Ce sera facile à faire, par ex.: scinder B (événements subjectifs concernant ce qui m'est extérieur) en deux, selon qu'il est question de personnes ou d'objets – comme la poêle brûlante.»

Et ainsi de suite. Le Journaliste sépare, analyse ce qu'il écrit, au moment même où il l'écrit. Ceci retire toute spontanéité à son journal intime, ce qui est précisément la marque des journaux de Queneau (et on ne parle même pas de celui de Gide). Mais le désir de contrôle sur sa propre existence par le biais de l'écriture n'est pas le fait du seul Queneau. On se souviendra que l'œuvre entière de Perec peut être comprise comme une reconstruction littéraire de ce que la guerre a arraché: une enfance et une famille, partant une existence (1). Ainsi Perec combine les possibles culinaires à partir d'éléments simples (*81 fiches cuisine à l'usage des débutants*) et tente l'absolu (*Tentative d'inventaire des aliments liquides et solides que j'ai ingurgités au cours de l'année mil neuf cent soixante-quatorze*) (2).

Et le journaliste de Matthews relève minutieusement les possibles en matière de confection d'omelette:

«battre – feu vif – touiller dans la poêle
battre – feu vif – laisser saisir et agiter
battre – feu doux – touiller dans la poêle
battre – feu doux – laisser saisir et agiter
remuer – feu vif – touiller dans la poêle
remuer – feu vif – laisser saisir et agiter
remuer – feu doux – touiller dans la poêle
remuer – feu doux – laisser saisir et agiter»

ou de permutation de pneus, «méthode raisonnable pour équilibrer l'usure». Il note aussi scrupuleusement ce qu'il mange: *«Nous avons dévoré des bols de soupe aux haricots blancs épicés, un lapin sauté au vin blanc, accompagné de tagliatelles au beurre, de la salade de laitue, du fromage de brebis, et des framboises au sucre. Nous avons bu deux bouteilles du rosé d'hier soir (Gert a bu de la bière) et empli de slivovitz nos tasses à café vides.»*

Le journaliste est supposé malade, son journal est supposé le guérir. Mais la reconstruction de son identité l'entraîne jusqu'au point où celle-ci lui échappe, sans doute parce que trop (d)écrite, trop analysée, trop creusée. Et l'écrit finit par dissoudre sa personnalité.

Peut-être était-ce ce que Queneau a voulu éviter en détruisant une bonne part de ses journaux et en n'y parlant pas de son travail. (Combien on aurait aimé qu'il dise comment il a construit *Morale élémentaire*). Peut-être était-ce ce que Perec a voulu éviter en ne tenant pas de journal (à ce que l'on sait). Mais eux n'étaient pas des créatures de papier…

P. B. B.

Raymond Queneau
Journaux 1914-1965
Gallimard, 1996,
1236 p. (il y a un index!), Frs 70.80

Harry Matthews
Le Journaliste
P. O. L., 1997, 292 p., Frs 38.60

(1) C. Burgelin, *Georges Perec*, Seuil, 1989, p. 19 et ss.
(2) *Penser/Classer* et *L'infra-ordinaire*.

Bourdieu-Télé: 0-0 (zéro zéro)

À ma droite, les téléjournalistes. De braves gens –la plupart du temps. Bien entraînés, «demi-savants», en troupe serrée.

A ma gauche (évidemment!) Pierre Bourdieu, dominé au Collège de France, qui paraît en pleine forme.

Le match va commencer. Les parieurs ne savent que faire: les journalistes ont de la répartie, mais face à Bourdieu… Et Bourdieu lui-même, comment va-t-il se comporter hors de son monde?

Le match commence

Pierre Bourdieu prend l'initiative: «Bon, dit-il. Comme vous êtes tous des ignares, je vais parler simplement. Je sais, je vais devoir caricaturer pour me faire comprendre des ânes que vous êtes, mais c'est pour la bonne cause.» (1)

Les téléjournalistes se taisent, attendant l'attaque.

Pierre Bourdieu: «Les cons qui viennent à la télé pour causer, ce sont des lèche-bottes!» (2)

Les téléjournalistes, sonnés: «C'est pas vrai! C'est pas vrai! D'ailleurs tu y es aussi, donc lèche-bottes toi-même!» (3)

Le match continue

Pierre Bourdieu décoche une droite: «Les téléjournalistes travaillent dans des télés. Les télés appartiennent à de sales capitalistes. Les téléjournalistes sont de sales capitalistes!» (4)

Les téléjournalistes encaissent: «A croire Bourdieu, la télé c'est le nazisme; les journalistes, la Gestapo; les intellos médiatiques, des collabos!» (5)

Pierre Bourdieu réplique: «Vous êtes tous pareils, vous dites tous la même chose. "Gnagnagna, j'ai un scoop! On les a eus!" Vous croyez niquer, mais c'est vous qui êtes enculés, bande de nazes! Et…» (6)

Les téléjournalistes reculent dans les cordes: «C'est pas vrai, menteur, tricheur, voleur!»

Pierre Bourdieu: «Ne m'interrompez pas!»

Les téléjournalistes contre-attaquent, en chantant sur l'air de «ils ont des chapeaux ronds…»: «Comme si interrompre Bourdieu, c'était offenser les damnés de la terre. Comme si plaisanter Bourdieu, c'était blasphémer…» (7)

Pierre Bourdieu morfle: «Bande de big Mac! Bande de Ran-tan-plan!» (8)

Les téléjournalistes continuent sur leur lancée: «Il veut des roulements de tambours! Un présentateur en uniforme! Il veut une heure d'émission pour lui tout seul!» (9)

Pierre Bourdieu marque le coup: «Vous êtes des électrons, vous êtes des Bernard-Henry Lévy, vous êtes des cons!» (10)

Les téléjournalistes poursuivent: «Eh! Bourdieu! A la télévision, t'étais main dans la main avec l'Abbé Pierre! Ce n'est pas BHL qui aurait fait ça…» (11)

Le match est presque fini

Pierre Bourdieu: «Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous êtes des braves gens, mais vous ne savez pas ce que vous dites…» (12)

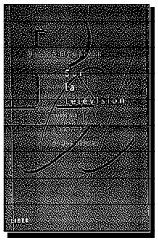
Les téléjournalistes: «Il a raison Bourdieu.» (13) «On est d'accord, au fond, on s'aime bien.» (14)

Pierre Bourdieu: «On s'aime!» (15)

Pierre Bourdieu et les téléjournalistes tombent dans les bras l'un des autres. Ils promettent de ne plus se bagarrer.

Le match est nul.

J.-P. T.



Pierre Bourdieu
Sur la télévision
(suivi de l'emprise du journalisme)
Liber, 1996, 95 p., Frs 9.30

(1) Page 6. *«Pour essayer de respecter le contrat que je m'étais assigné dans cet enseignement conçu comme une intervention, j'ai dû m'efforcer de m'exprimer de manière à être entendu de tous. Ce qui m'a obligé, en plus d'un cas, à des simplifications, ou à des approximations.»*

(2) Page 11. *«Pour certains de nos philosophes (et de nos écrivains), être, c'est être perçu à la télévision, c'est-à-dire, en définitive, être perçu par les journalistes, être, comme on dit,* bien vu *des journalistes (ce qui implique bien des compromis et des compromissions)* […].»

(3) Alain Rémond, *Télérama*, 5 février 1997. «Il y est tout de même allé, à la télévision.»

(4) Page 14. *«Il est important de savoir que la NBC est la propriété de General Electric* […], *que CBS est la propriété de Westinghouse, que ABC est la propriété de Disney, que TF1 est la propriété de Bouygues, ce qui a des conséquences, à travers toute une série de médiations. Ce sont là des choses tellement grosses et grossières que la critique la plus élémentaire les perçoit, mais qui cachent les mécanismes anonymes, invisibles, à travers lesquels s'exercent les censures de tous ordres qui font de la télévision un formidable instrument de maintien de l'ordre symbolique.»*

(5) Alain Rémond, *Télérama*, 5 février 1997.

(6) Page 25. *«Par exemple, les journalistes diront –je cite– "on a niqué TF1"; manière d'avouer qu'ils sont en concurrence et qu'une bonne part de leurs efforts vise à produire des petites différences. "On a niqué TF1", ça signifie:* […] *"eux, ils n'ont pas eu le son, nous oui." Des différences absolument imperceptibles du spectateur moyen* […] *qui passent donc tout à fait inaperçues,* [qui] *sont très importantes du point de vue des producteurs qui ont l'idée que, étant perçues, elles contribuent au succès de l'audimat, Dieu caché de cet univers* […].»

(7) Daniel Schneidermann, *Le Monde diplomatique*, mai 1996.

(8) Page 30. *«Est-ce qu'on peut penser dans la vitesse? Est-ce que la télévision, en donnant la parole à des penseurs qui sont censés penser à vitesse accélérée, ne se condamne pas à n'avoir que des* fast-thinkers, *des penseurs qui pensent plus vite que leur ombre…»*

(9) Daniel Schneidermann, *Le Monde diplomatique*, mai 1996.

(10) Page 63. *«Mais ce n'est pas digne d'un sociologue de parler de Bernard-Henry Lévy… Il faut voir qu'il n'est qu'une sorte d'épiphénomène d'une structure, qu'il est, à la façon d'un électron, l'expression d'un champ.»*

(11) Alain Rémond, *Télérama*, 5 février 1997.

(12) Page 63. *«Je pense* […] *que les journalistes* […] *s'ils écoutent bien ce que je dis, seront amenés à se dire* […] *que, en explicitant des choses qu'ils savent confusément mais qu'ils ne veulent pas trop savoir, je leur donne des instruments de liberté pour maîtriser les mécanismes que j'évoque.»*

(13) Alain Rémond, *Télérama*, 5 février 1997.

(14) Daniel Schneidermann, *Le Monde diplomatique*, mai 1996. *«L'attelage hétéroclite que nous formons aura peut-être fait progresser une idée toute simple, dont je sais qu'elle vous est chère: accepter sans rébellion toute représentation publique du pouvoir* […], *c'est déjà être dominé.»*

(15) Page 94. «[…] *proposer peut-être le programme d'une action concertée entre les artistes, les écrivains, les savants et les journalistes* […]. *Seule une collaboration permettrait de travailler efficacement à la divulgation des acquis les plus universels de la recherche et aussi, pour une part, à l'universalisation pratique des conditions d'accès à l'universel.»*

Le chômage ? Une aubaine !

C'est connu, quand les ouvriers chôment: ils boivent. Et quand les journalistes chôment?

NOUS vivons des temps bien étranges. Il y a peu de temps encore, nous avions encore quelques certitudes: la Suisse était un îlot préservé des tumultes du monde où chacun vivait confortablement, n'en déplaise à certains grognons professionnels et à certaines intellectuelles illuminées, qui prétendaient discerner des inégalités et des ordures cachées sous la blanche plage. Ces piètres Suisses s'érigeaient en défenseurs d'on ne sait quelles catégories économiques ou sociales prétéritées… Ils voulaient tout changer, tout remettre en question, – «Travailler deux heures par jour» et avoir «Le droit à la paresse», par exemple!

Maintenant, tout est changé. Plus grand monde n'est assuré de conserver son gagne-pain. Les fonctionnaires, les cadres, les architectes, les commerçants et les employés –même de banque– ont sérieusement les «flopettes», comme on dit sur les chantiers et dans les usines.

Les journalistes aussi –ceux et celles qui ont encore leur boulot– ont les «flopettes». Et on commence à lire, ici et là dans la presse, que ça commence à devenir un peu exagéré, toute cette mondialisation, toutes ces fusions, toutes ces restructurations et ces rationalisations.

Isabelle Guisan a publié cet été *STF, Le chômage: un voyage initiatique*. Elle a perdu son emploi de journaliste et ne désire plus exercer ce métier, écœurée par la survitaminose. La voilà qui tombe donc «chômeuse», mais pas dans un roman à la Zola pour autant: elle est «une chômeuse privilégiée» et peut maintenir son train de vie.

Ses débuts dans le «métier» sont pourtant douloureux. La perte d'identité professionnelle, la culpabilité d'être payée à ne rien faire, la commisération ou les muets reproches qu'il faut subir atteignent son moral. Le Prozac lui permettra de rester à flot.

Peu à peu, Isabelle Guisan se moule dans sa nouvelle identité sociale et de nouvelles activités rythment son existence, des rencontres lui font découvrir d'autres mondes, –et le monde autrement. Les relations avec l'administration vaudoise se passent au mieux: celle-ci se montre compréhensive, sans être laxiste (insistance sur cette dernière précision). Des activités diverses se succèdent: cours d'informatique et stages, avec la découverte des «vrais chômeurs»; timbrage et recherches d'emploi suivies de refus –il lui faut restreindre progressivement son train de vie; programme d'occupation dans une librairie– joli métier, mais petit statut; mandats temporaires, chroniques pour un quotidien et projet de travail social.

La période de restructuration se poursuit gentiment et l'auteure se prend à valoriser son nouveau mode de vie de «sans travail fixe»: jusqu'à oublier la nuance et sa situation particulière:

«Une fois apprivoisée, la fameuse "flexibilité" du travail peut devenir autre chose que l'obligation de se faire exploiter toujours plus brutalement: la satisfaction de constamment réinventer sa vie.» Est-ce la vraie réalité ou –doutes de l'auteure elle-même – *«pirouette d'intellectuelle, de bourgeoise dilettante»*?

On peut effectivement s'interroger. L'euphorie n'a-t-elle pas remplacé un peu vite l'esprit critique, –outil éprouvé dans l'activité précédente d'Isabelle Guisan, le journalisme. Ainsi, comme l'administration lui offre des *«séances de soutien au changement»*: *«offert* [es] *par l'Etat»*, *«abasourdie par ce privilège,* [elle a] *ressenti soudain la Suisse comme un pays géré par une administration merveilleusement soucieuse du bien de ses citoyens»*.

Les bienfaits du chômage semblent infinis… pour celles et ceux qui ont un capital culturel et social suffisant. Mais pourquoi cette belle énergie, cette fructueuse imagination, cette volonté de s'en sortir ne viennent-elles toujours qu'aux mêmes? Pas de questions? –Pas de réponses donc. Les capacités critiques, la solidarité et une vision globale ne semblent pas être exagérément stimulées par le chômage de longue durée. Mais de cela on pouvait malheureusement se douter.

C. P.

Isabelle Guisan
STF, Le chômage: un voyage initiatique
L'Aire, 1997, 83 p., Frs 12.–

L'inceste du 3e type

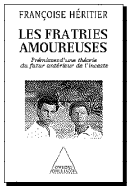
(suite de la page 1)

sur la vie intime de figures célébrissimes. À cet égard, si la présence de noms comme ceux de Jouhandeau, de Sartre-El Kaïm-Beauvoir ou de Sollers et de la Kristeva va presque de soi, on ne peut pas dire qu'il en aille de même avec ce que l'auteur appelle joliment le *«versant alter-ego»* de certaines amours. Ainsi de Brel et Madly, la *«femme des îles»*, ainsi de Dominique Fernandez et Ferrante Ferranti, son compagnon et photographe (pas seulement pour *Le Radeau de la Gorgone*). Autant d'exemples du tact avec lequel on peut rendre public le plus profondément intime sans qu'il y ait lieu de crier plus au voyeur qu'au violeur. De diverses correspondances du chanteur belge, sa compagne de l'ultimité a exhumé des textes particulièrement dérangeants, dont une chanson (inédite et destinée à le demeurer) qui est un véritable hymne à l'androgynie.

Mais, revenant à ses recherches sur la propagation de la semence et des humeurs vitales, Françoise Héritier esquisse une explication de ce qu'elle appelle *«le grand inceste perpétuel»*. Selon elle, de même que l'interdiction de la polygamie dans nos sociétés trouve en fait sa sublimation dans l'usage du divorce et du remariage ou concubinage en série (facilement observable autour de soi avec le maintien ou l'établissement de certains liens après une séparation), l'interdiction de connaître sa sœur ou son frère se transcenderait par le choix de partenaires aux caractéristiques de nature à revalider les mythes de la caverne ou d'Adam et Eve.

On regrettera que l'angle psychanalytique de cette problématique ne soit qu'esquissé –Otto Rank avait pourtant jadis ouvert la voie avec son *Don Juan et le Double* (3) et Joyce McDougall avait été encore plus loin dans son célèbre chapitre sur l'onanisme dans *Plaidoyer pour une certaine anormalité* (4). Mais –qui sait?– peut-être cet aspect fondamental pour qui s'intéresse réellement à son prochain, donc à lui-même, sera-t-il un jour abordé par d'autres.

E. C.



Françoise Héritier
Les fratries amoureuses, prémisses d'une théorie du futur antérieur de l'inceste
Odile Jacob, 1997, 337 p., Frs 42.70

(1), (2) Aux Éditions Odile Jacob.

(3) Petite Bibliothèque Payot.

(4) Collection Connaissance de l'Inconscient, Gallimard.

Notes de lecture

Embarquons pour les îles

LES îles du Cap-Vert sont des *morceaux de lune tombés dans la mer*, expression de François Post, un de ceux qui ont fait découvrir Césaria Evora au monde entier. Dans cette biographie, il est une des voix, amis, parents, musiciens, politiciens, qui racontent tant la grande dame que son *petit pays,* indissociables l'un de l'autre. Stratégique, le Cap-Vert fut la proie des pirates, des colons portugais, des affairistes anglais. Lieu de passage, il reçut la visite du choléra, de la tuberculose et de la syphilis. Il ne fut pas épargné par la sécheresse ni par les intérêts économiques des puissants. A ce point ballottés au milieu de la mer, ses habitants sont tentés d'attendre des miracles. Et le miracle se produit parfois, sous la forme d'un navire chargé de maïs venu s'échouer sur la côte pendant une famine, ou d'une chanteuse d'exception comme Césaria Evora. Véronique Mortaigne, critique musical pour *Le Monde*, nous explique d'où vient cette grande dame de la chanson.

Morna

Dans leur situation, les Cap-Verdiens n'ont pu qu'inventer la *morna*, musique aux accents d'une mélancolie déchirante que Césaria Evora chante à merveille. Tout comme on ignore pourquoi ces quelques pierres de lune existent là, en plein océan, on ne sait pourquoi cette musique s'appelle ainsi. Le terme vient-il de l'adjectif portugais *morno* (tiède, doux), ou de l'anglais *mourning* (se lamenter) ? Foin de disputes étymologiques ! Même les analphabètes ont compris que la morna de Césaria Evora et de ses compatriotes, c'est du blues. Et l'auditeur de s'identifier par spleen interposé. Toutefois, s'il est tenté d'auditer la larme à l'œil, c'est souvent pour se dire : «Qu'est-ce que c'est beau !» Car la morna exprime le manque et l'absence mais sans la tristesse des lamentations des champs de coton. Son ambiguïté fait son charme ; elle dit à la fois la curiosité de quitter son île pour découvrir le monde et le sentiment de perte dû au départ.

Miss Perfumado

Chacun connaît désormais la morna comme un chapitre de la *world music*. Ses airs fragiles sont venus jusqu'à nous par le timbre en or d'une grand-maman de charme. Tout était prêt pour l'accueillir, y compris aux Etats-Unis. Comme l'observe l'auteur à propos des milieux intellectuels et artistiques branchés : «*Césaria Evora colle si bien à leur idée d'un Tiers-Monde innocent et militant, heureux mais mal servi par la vie, digne par nécessité et résistant par naïveté* […] *De Césaria, ils aiment le côté anti-star, mais aussi la success-story. Dans un univers saturé par le show-business, les campagnes de marketing, les plans médias et les artistes formatés au calibre du marché, Césaria réveille les consciences.*»

Quant à elle, Césaria Evora peut enfin entretenir sa vieille mère, ses enfants, petits-enfants, et un peu de son voisinage.

J. M.

Véronique Mortaigne
Césaria Evora. La voix du Cap-Vert
Actes-Sud, 1997, 200 p., Frs 39.20

Discours prononcé à l'assemblée générale de la librairie coopérative Basta !

Quand je mourrai goliard au bord du Guadalquivir et que tous les vers auront été dits

Commentaire libre à la proposition de fusion des cantons de Vaud et de Genève

IL était une fois une sous-préfecture, endormie au bord du continent. Ce qu'elle croyait être des soubresauts de l'histoire n'étaient que les mouvements désordonnés d'un cauchemar d'occasion, avec ses semblants de peurs, comme quand les enfants font un voyage de fête foraine dans un train de l'horreur.

Il était une fois une république au bord de l'eau, sereine jusque dans ses soubresauts, infiniment prévisible jusque dans ses désordres.

Naturellement, la république comptait quelques ministres pour expédier les affaires courantes : carabins, marchands, avocaillons, curé en rupture de soutane, gens tous de peu d'aveu. Et sous les ministres, insignifiants prébendiers rêvant de capitales, se tenaient les hauts fonctionnaires. Ces commis aux affaires de l'Etat étaient de deux sortes. Les premiers, plus nombreux et moins méprisés du public, constituaient le corps régulier. A eux l'espoir d'une carrière modestement ascendante, traitement raisonnablement croissant et caresse des maîtres. De surcroît, les commis réguliers jouissaient des palmes avant retraite et de la sécurité de l'emploi.

Les seconds constituaient la cohorte des irréguliers : mercenaires, consultants, experts de rien aveugles à leur propre insignifiance ou alors cyniques, conspirateurs et sicaires à solde, porteurs de drapeaux déchirés, de bottes trouées et de souvenirs pittoresques des temps troublés. Ceux-là n'avaient rien qui ne fut le fait du prince. Ils émargeaient à ces hiérarchies parallèles auxquelles seule l'ignorance du public prête quelque mystérieux prestige. J'en étais.

Je m'ennuyais à mourir. J'avais à vrai dire le sentiment un peu désolé de n'avoir plus de temps que celui qu'on perd en attendant un départ sans cesse repoussé. Bien sûr, je parlais souvent encore de bruit et de fureur, avec la complaisante nostalgie de ceux qui savent que les risques ne sont plus à prendre et que l'on peut vivre désormais des rentes de ses complots passés. Mais, malgré l'usage thérapeutique du whisky, je m'ennuyais. Toute surprise m'était bonne. C'est ainsi que je prêtai une oreille bienveillante à la trouvaille éculée d'un crétin filiforme, sénateur de son état, avocaillon, menteur et cavalier, porteur de lunettes à monture bleue comme en portent les connards de Paris, voire de Dijon ou de Poitiers.

Le crétin filiforme, donc, se mit en tête de procéder à la fusion de notre sous-préfète république avec la chose étatique voisine, espèce de Venise contrefaite de la parole diplomatique, vague avorton d'un Paris prétentieux et cosmopolite comme il se doit.

Le crétin, outre le fait de faire parler de lui dans les gazettes pour impressionner une certaine négresse dont il achetait les charmes à coups de doublons détournés de la Fondation pour l'Ivresse Humanitaire et autres clintoneries contraintes, voulait liquider autant de manches de lustrine, d'argousins, de pasteurs et de précepteurs que possible. Il en voulait aux gens de porte-plume et de bâton blanc, haïssait les hôpitaux et autres mouroirs, abhorrait l'Etat dévoreur des douces rétributions de la propriété, ruine du petit commerce et protecteur des syndicats.

Or donc, argumentait le filiforme crétin, la fusion des deux républiques permettrait des économies d'échelle et la mise en place de cet Etat bon marché dont la boutique, comme le dit fort justement Charles Marx, est toujours et partout demanderesse.

Le crétin filiforme, donc, se mit en tête de procéder à la fusion de notre sous-préfète république avec la chose étatique voisine.

Le propos me fit sortir de l'ennui. Que répondre me disais-je ? Après quelques volutes de cigarettes turques et un Lagavulin apuré d'un seul claquement de langue, je me mis à l'écritoire. Les commis irréguliers n'ayant pas de secrétaire, ils sont obligés d'écrire eux-mêmes leurs proses convenues.

Donc point de mesquinerie, l'essentiel, à l'évidence était de pouvoir mourir au bord d'un fleuve andalou, entouré de quelques amis et tirant à petits coups d'une pipe à eau bourrée de haschich, comme une bombarde. Le trouble causé par la substance et l'élongation de l'instant qui devait en résulter aiderait à passer doucement, de quelques coups de rame réguliers, d'une rivage à l'autre, hypothétique.

Cette fin exigeait à l'évidence la restauration du Califat de Cordoue, son prolongement dans les taifas de Murcie et de Carthagène, une belle marche de Catalogne étendant ses jardins fruitiers et ses vignes de l'Aragon jusqu'en Languedoc et, au-delà, dès la belle Aquitaine, un royaume de Lotharingie déroulant sa mitoyenneté jusqu'aux grasses terres de Flandres avec, marginalement, une ligne galérienne Bruges-Venise avec escale à Aigues-Mortes que quitta Saint-Louis un matin de croisage où le soleil faisait comme une orange du Levant, surprenant jusqu'à l'horizon, pourtant fort habitué aux fredaines de l'astre.

Et toi, que ferais-tu dans ce monde aux princes généreux en pierreries, oublieux des religions et de leurs sacrements farouches ? Deviendrais-tu, avant de mourir au bord d'un fleuve andalou, quelque chose comme un vizir des basses œuvres, assassin sentimental, la tête enturbannée d'étoiles ? Ou, au contraire, serais-tu archichancelier d'empire, corrompu et généreux des deniers publics, cynique et bienveillant aux humbles parvenus en la cour de ton palais ?

Ou bourreau peut-être des crétins filiformes, miséricordieux bourreau, capable d'égorger d'un geste, sans meurtrissures excessives ?

Rien, je ne serai rien de tout cela. Un goliard, lucide et lyrique comme il se doit, un voilier absent aux Conseils et aux Grands, dérivant de royaume en royaume jusqu'au moulins du Guadalquivir.

A. P.

Littérature point trop romande

Maurice Pianzola
Passé le col de Monscera
Les Presses du Réel, 1996, 191 p., env. Frs 21.–

Mi-saga familiale rédigée par un retraité sur fond de nostalgie douce, mi-éternelle interrogation –est-ce ainsi que les hommes vivent ?–, le livre de Pianzola est tout sauf un roman. Un éditeur éloigné des capitales, de plus situé dans le landerneau d'à côté (Dijon), une présentation austère, un propos livré sans mode d'emploi, tout se conjugue pour qu'il n'attire pas l'attention.
Dommage car, passés quelques paysages de montagne convenus, le lecteur y découvrira une belle méditation sur les migrations, de l'ancêtre piémontais qui franchissait les Alpes chaque printemps et oublia une fois pour toutes de rentrer aux esclaves marrons en leurs communautés cachées du Brésil. L'érudition est immense, et privilégie les exemples originaux, les situations peu connues. Pianzola convoque la légion thébaine, Gaspard Jodoc Stockalper, les croquants de la Guerre des Paysans ou les réfugiés antifascistes pour dire que ce pays, comme tous les pays, ne fut qu'arrivée et départ, immigrés et émigrants, poussés souvent par la misère ou le bâton, rarement par la rapacité ou la curiosité. Chaque anecdote vaudrait la peine d'être rapportée, comme l'histoire des braves Grisons partis cultiver le café du côté de São Paulo, et qui, se retrouvant à devoir rembourser le prix de leur voyage aux grands propriétaires, se mettant à comparer leur statut d'exploités contractuels avec celui des esclaves, découvrent la nécessité et les difficultés de la lutte collective.
Le dernier chapitre décrit les ouvriers méditerranéens silencieux, qui jouent aux échecs le soir au parc des Bastions. L'histoire continue. *(J.-E. M.)*

Une brochure du Chef du Département vaudois de Justice et Police

Exercices de style

Formel

B comme bravo à J comme Joseph pour son magnifique L comme livre qui est un vrai R comme roman. Comme tout est E comme extraordinaire dans les A comme aventures de notre H comme héros.

Lyrique

Le nouveau roman n'y avait pas pensé. Les oulipiens, les inventeurs de la novlangue et les pédagogues de l'Etat de Vaud non plus. Mais lui, non seulement il y a pensé, mais il l'a réalisé : l'abécédaire civique. Vivement qu'il s'occupe de l'instruction publique pour l'imposer dans toutes les classes !

Vantard

Il a été bien élu. Depuis, il travaille bien, il pense bien, il sert bien des mains et il dort bien. Il a tout bien fait au Conseil d'Etat, et c'est bien fait pour l'exécutif. Moustache, sans toi, que ferait le canton ?

«Y. comme Yasser Arafat. Et une rencontre en Palestine qui débouche sur un projet de coopération dans les différents domaines de la sécurité, en particulier pour la formation.»

Electoraliste

Votez pour lui. Revotez pour lui. C'est un père pour les étrangers. C'est une mère pour les gendarmettes. C'est un dégustateur pour les débits de boissons. C'est un méchant contre les trafiquants de drogue. C'est un Zorro contre les dictateurs. C'est un emmerdeur pour ses collègues. C'est un Joseph pour Marie et une Marie pour Gabriel. Plus de lui, ce n'est jamais trop demander !

Pion

ABCDEFGHIJKLMNOP-QRSTUV… ? … ? YZ.
Mais qu'est-ce que c'est que ce type qui ne sait même pas abécéder jusqu'à Z !

J.-P. T.

Joseph Zizyadis
Z comme...
Abécédaire
Distribué par le héros, 1997, plié en accordéon, gratuit

Devoir de souvenir de vacances

Chaletonymie appliquée

Chalet Kilucru, entre Eison et Volovron, commune de St-Martin. Un monde de symboles à 1700 m.

VOILÀ qui mériterait un classement scientifique, les noms de chalets en Valais, qu'on s'est dit. Mais bon, c'était les vacances, on n'allait pas être trop stricts, alors on s'est contentés de noter ceux qu'on passait à côté entre Saint-Martin et Évolène, sans grimper pour savoir si la première lettre du nom pyrogravé (pour faire plus authentique) en caractères pseudo-gothiques (pour faire plus ancien) de ce chalet tout neuf de nouveaux riches là-haut c'était R ou K.

Rentrés au chalet –tiens il n'a pas de nom, ça fait une nouvelle catégorie !– on a relu la liste du petit carnet noir. On a biffé les noms exotiques ou endotiques, de toute façon on n'aurait même pas réussi à les distinguer. À la trappe les chalets Dar El Jebel, Déjo-Lè-Tronch, Lù Flayet, Lu Zenièvre, Lé Grépilles, Tsunalettaz, Lo Greni… Et puis les toponymes des sommets environnants, il aurait fallu les vérifier sur la carte : à la trappe les chalets Mont-Rouge, Pierre-Grise… À la trappe aussi les chalets patronymiques, le chalet Musy, le chalet Iseli, du nom du beau-père qui l'a construit (ça, on l'a vérifié dans l'annuaire).

Bon, quand on a été débarrassés de tous les gêneurs qui auraient compliqué le classement, on s'est rendu compte que le catalogue qui restait correspondait à peu près à celui qu'on aurait pu inventer le soir à la veillée au coin du feu, sans mettre le nez dehors. C'est peut-être même ce qu'on a fait. D'ailleurs il pleuvait ce jour-là.

Sch. & Cie

Chalet Kilucru

Références naturelles

végétal

fleur	arbre	autre
Le Chardon bleu	Les Frênes	Les Chanterelles
Les Roses	Les Mélèzes	Grain de Blé
Le Crocus	L'Églantier	
Les Gentianes	les Noisetiers	
Le Lys Martagon	Épine-vinette	
Les Muguets		
Les Pensées		
Les Anémones		
Les Ancolies		
Édelweiss		
La Soldanelle		
Les Rhododendrons		

minéral

terrestre		céleste
solide	liquide	
Les Rocailles	Le Ruisseau	L'Étoile
La Rocaille	Le Torrent	Soleil
	La Cascade	L'Étoile du Berger
	La Claire Fontaine	

animal

volant	non-volant
La Tourterelle	La Marmotte
Les Hirondelles	L'Écureuil
Le Roitelet	Les Écureuils
La linotte	Les Chevreuils
	Les Renards
	Le Dahu
	Les Chamois
	Le Verluisant
	Les Bouquetins

Autoréférences

allusion à la qualité de la vue	allusion à la qualité de la vie	allusion à la construction
Le Balcon du Ciel	Le Nid	La Boîte d'Allumettes
Le Coup d'Œil	Mon Désir	Le Mazot
Belvédère	La Clé des Champs	Vieux Chalet
Horizon	Au Chant du Ruisseau	Le Mayen
Bellevue	Clos Joli	
Mirador	Le gai Matin	
	Beau-Séjour	
	Kiri	
	Sans Soucis	
	Petit Clos	
	Gai Soleil	
	Le Nid de Roses	
	Kilucru	

Références culturelles

Astéryx	Messidor
Picsou	Amadeus

Faits de société

Récentes découvertes historiques

«Durant la guerre, la vie en Suisse était-elle aussi "facile", alors que l'Europe était à feu et à sang ?
– Allons. On vivait mieux à Paris ou en Allemagne qu'à Berne. En Suisse, le gouvernement demandait de "se serrer la ceinture", de se priver.»

Antoine Fleury, historien, *24 Heures*, 16 juillet 1997

Dans la sciure

Retour sur «Eclipse», ou la grande chimère Zingaro

Pour cause de programmation déficiente, de septième art réduit à zéro par les vacances d'été et que même le mauvais temps n'a pu réhabiliter, le cinéma laisse la place à Zingaro, l'opéra équestre, pour un coup de sang à retardement…

Si *Chimère*, le titre du spectacle précédent, illustre parfaitement la situation, *Eclipse* convient aussi pour décrire la lente extinction d'un talent. En passant du cabaret à l'opéra, Bartabas est monté sur ses grands chevaux. A l'époque du cirque Aligre (début des années 80), le spectacle était brut, sans prétention, les animaux évoluaient librement, on jouait avec la peur et on s'amusait. S'asseoir au premier rang, c'était prendre le risque de voir Bartabas nous foncer dessus, un étalon aux talons, l'homme finissant sur les genoux du spectateur et le cheval à ses pieds. Certes, le maître avait déjà son visage hiératique, son regard figé, son expression impénétrable, mais de ne pas savoir sourire ne l'empêchait pas de nous faire rire. Bref, il n'était pas encore mégalo. Les chevaux étaient montés à cru, traités à égalité, ils avaient le premier rôle et l'occupaient avec panache.

Avec l'opéra sont venus costumes, selles, harnais et accessoires. Résultat : les chevaux bavent à force d'être tenus serrés. Bartabas fait sa prima donna. Le succès lui est monté à la tête. Car la critique suit, unanime. Que n'a-t-on pas lu sur *Eclipse* ? ! La presse, la radio, la télévision ont aligné les louanges dithyrambiques sur ce «spectacle de l'épure», «sans concession». Les photos, magnifiques, de Mario del Curto qui illustraient les articles ont fait le reste et le public est accouru pour assister à ce «pur moment de magie». Il aurait mieux fait de prendre l'expression au pied de la lettre : car si la magie existe –Bartabas transformé en gigantesque papillon– elle ne dure qu'un instant, vidée par ailleurs de son sens à force d'être poursuivie au cours du spectacle. L'émotion a vite fait de se diluer dans les figures répétitives et les acrobaties au rabais (difficile d'oser encore critiquer notre Knie national après avoir vu ça !).

Le spectacle est décevant et si tous les billets n'étaient pas vendus d'avance, nul doute que le bouche à oreille empêcherait leur écoulement. Le spectacle est ennuyeux et s'il n'était pas si cher –70 francs la place– nul doute que le chapiteau se viderait davantage encore.

Les gens bâillent, les yeux se ferment. Pourtant, une chanteuse de pansori et des musiciens coréens se chargent de maintenir le public en éveil avec force criailleries et discordances. Que ces artistes soient grands dans leur pays, nul ne songe à en douter, mais pourquoi infliger cette torture aux oreilles occidentales ? Quelques éclairs de bonheur, lorsque l'homme et l'animal retrouvent leur ancienne complicité, relancent en vain notre espoir d'assister à un «art poussé jusqu'aux frontières du sacré». Même la fin est décevante : l'idée était bonne d'amener chaque artiste –équidé ou humain– à venir taper qui du sabot qui du pied au milieu de l'arène avant de prendre place face aux gradins. Mais pourquoi Bartabas n'a-t-il pas l'humilité d'en faire autant ?

Un artiste a le droit d'évoluer. Sans doute que les aventures des débuts étaient condamnées à perdre de leur force.

Un artiste a le droit de se répéter. De créer ce qu'on appelle un «univers». Celui de Bartabas est fait de galops arrière, de travail aux longues rênes, de contrastes et de provocations.

Un artiste a presque tous les droits. Sauf celui de vendre son âme.

(V. V.)

Faits de société

Deux versions : quelle est la vraie ?

Le rapport annuel 96 des Hospices cantonaux présente des comptes équilibrés, avec un léger bénéfice de 5.5 millions de francs – alors que les comptes 95 se soldaient par un déficit de 2.5 millions. (…) Une entreprise qui doit assurer son avenir et pouvoir réinvestir dans de nouveaux développements devrait avoir une réserve plus importante, mais c'est un premier pas important dans cette direction.

Le rapport annuel 96 des Hospices cantonaux présente des comptes équilibrés, avec un bénéfice de 5.5 millions de francs – alors que les comptes 95 se soldaient par un léger déficit de 2.5 millions. (…) Une entreprise qui doit assurer son avenir et pouvoir réinvestir dans de nouveaux développements pourrait avoir une réserve plus importante, mais c'est un premier pas important dans cette direction.

***Bloc-Notes Express*, lettre d'information du Service des hospices cantonaux (vaudois), 20 juin 1997**

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

29.7. (suite)

Ça, c'est aussi quelque chose, quand on arrive le matin à l'hôpital, tous les gens attendent déjà, dès six heures, et même avant. Nous, on arrive à sept heures… Les *doctora* arrivent, les gens se lèvent, *Ah salaam aleikum, whaleikum as salaam*! Les *mudj* font la police, filtrent, laissent passer les gens les uns après les autres et ça jacasse toute la journée sous les fenêtres. Ça crie, ça s'engueule aussi, il faut faire reculer les gens trop pressés, etc. Cette foule en haillons et turbans colorés, qui a fait parfois quatre à cinq jours de marche pour nous voir est émouvante. Il y a beaucoup de gens mal en point, mais aussi beaucoup de femmes, pour qui c'est l'occasion de bouger un peu de chez elles et qui n'ont pas grand-chose.

Et ça y est, les larmes, trop longtemps retenues, viennent… et ça fait un bien fou. Je regarde les photos de chacun et ça coule, ça coule! Ah les miens! jamais leur présence ne m'a autant manqué. Quand je suis en Suisse, peut-être suis-je un peu indifférente parfois, mais ce n'est pas par méchanceté, c'est parce qu'on se laisse vite bouffer par le système! Vu d'ici, de loin, tout me semble tellement cher, ma famille, mes amis, ma ville, même. J'imagine tout ce que je vais pouvoir faire en rentrant, ce sera épatant.

Philippe est rentré, il a amené des boîtes de jus de fruits grec et un pot de confiture aux cerises russe. Depuis que Feda est aux fourneaux, on mange rudement mieux, il n'a y pas de comparaison possible…

30. 7.

J'ai raté quelques jours, j'ai dû mal compter, c'est pas grave, les jours se ressemblent un peu tous. *[Ceci parce que l'ai noté 31. 7. puis ai corrigé.]* Diarrhées, coliques, patients puants, soins, etc. La mélancolie aussi… Ce matin, œufs sur le plat, que je ne peux ingurgiter. Le seul truc qui passe en ce moment, c'est le thé. Pas très calorique! On a bu avec plaisir le jus d'oranges et le nectar d'abricots. On a reçu des lettres de Teshkan! Ça fait très plaisir. Ils vont bien, Yamin s'entend bien avec les trois autres, Allan est toujours aussi nul et c'est Emile qui coordonne et assume tout. Il a même fait une amputation, le premier jour, chapeau! Ils m'ont envoyé une petite lettre spéciale pour mon anniversaire, super sympa!

Il fait très chaud aujourd'hui, grande foule de patients et variée. Je n'ai pas d'énergie, je me sens comme une patte molle. Je suis allée à l'hôpital, mais je n'ai rien pu faire. J'ai tenu compagnie à Marjolaine et c'est tout. C'est navrant, cette inertie, que faire pour y remédier? Je ne sais vraiment pas du tout! Quand donc vais-je pouvoir retravailler avec courage? Mes forces m'ont quittée, j'aimerais pouvoir rester trois jours couchée, au frais, à ne rien faire et à ne me préoccuper de rien. Mais je culpabilise par rapport aux autres qui bossent. Je ne devrais pas, ils me l'ont dit, mais quand même, ça fait désordre. Dieu, faites que la petite Shafiqa, alias Minna, reprenne des forces, qu'elle soit capable de faire du bon boulot! Sinon, à quoi cela aura-t-il servi que je vienne si loin, pour rester allongée, à bout de forces, un jour sur deux? Merde!

31.7

Santé un peu meilleure, journée brumeuse. Les garçons finissent très tôt l'après-midi, plus de patients. Pat fait un gâteau de riz. Abdul Ahmad, notre nouvel infirmier, deux mètres de haut, est arrivé et Ismael Khan a été appelé à Argandara! Cocal a dû raconter je ne sais trop quoi et Bassir veut avoir un autre son de cloche.

Premier août

Fête nationale! Walter Fürst, Arnold de Melchtal, Werner Stauffacher! Eh, oui! Je m'en souviens!

Bonne matinée, Marjolaine est peu bien, elle reste dans la chambre. Je travaille activement tout le matin. Une patiente déjà vue se représente, sa blessure au visage est toujours dans le même état après une semaine de traitement. Je regarde, palpe, rappelle Paul, qui me propose de faire l'intervention. Alors, là, faut y aller… anesthésie locale, désinfection, champ, gants, pinces, bistouri et tout, je coupe la joue, je charcute quatre à cinq minutes et je trouve un beau caillou, planté dans la joue. Un éclat de Philippe lors d'un bombardement… Je recouds, tout se passe bien. Ce n'est pas évident du tout de couper la peau comme ça. A voir, ça semble toujours facile, au toucher, c'est différent. Je garde le caillou en souvenir.

Après-midi OK. Les *mudj* nous ont construit un fantastique abri sur la rivière, avec mur, troncs, branchages. Il y a une chute d'eau. C'est super sympa et c'est vraiment merveilleux de pouvoir se laver entièrement, correctement, avec de l'eau qui vous gicle partout sur le corps. Quel pied!

3. 8.

Bonne matinée, le moral revient petit à petit, bien que les diarrhées et les vomissements persistent!

Beaucoup de patientes, toujours des cas plus intéressants qu'au début. Les *dull dart* [maux de ventre] laissent la place à des polyarthrites rhumatismales, des tuberculoses, etc. Salima est fidèle, ses plaies sont chaque jour plus belles.

Un pauvre paysan nous arrive avec la main à moitié pendante (non, quand même, j'exagère) il s'est coupé avec sa serpe, belle entaille! Les tendons ne sont heureusement pas touchés. Le type s'est fait ça ce matin et il a mis dessus une espèce de poudre blanche comme de la craie et un torchon brûlé. Et, comme de coutume ici, il

«Salima est là, mais, comme c'est jeudi, jour des opérations, il n'y a presque pas de consultants. On va donc à la rivière et on lui lave les cheveux.»

a serré comme un dingue une bande au niveau du poignet. Paul se lance dans l'opération, il fait une anesthésie loco-régionale très intéressante. Avec une seringue, il trouve l'artère sous-axillaire, la traverse, la dépasse d'un centimètre et injecte l'anesthésique. Ensuite, il retire l'aiguille, ressort de l'artère et injecte à nouveau. Le bras est complètement anesthésié. Paul frotte la plaie à grande eau, à la brosse dure pour nettoyer toute la merde et ensuite il recoud. Ce sera sûrement réussi, le mec est venu assez vite après l'accident.

Plus tard, un pauvre type qui a reçu une balle dans la fesse droite, au niveau de la crête iliaque et qui a un trou qui suppure énormément. Il a perdu, il y a quatre jours, sa femme et ses deux enfants dans un bombardement. Merci les Russes! Paul l'endort au Ketalar et charcute un bon moment, il arrive, par le trou, à s'enfoncer de quinze centimètres dans le corps du patient. Malheureusement, on ne trouve qu'un bout d'os et pas la balle qui doit être quelque part dans l'abdomen. Le type se réveille petit à petit, très tranquillement! On le transporte en *zina*, civière, fabriquée par le charpentier, jusqu'à notre maison. On le couche par terre et je fais autour de lui un cercle protecteur contre les *khassak* avec du DDT. Si les infirmières-chefs de la Source me voyaient.

Au fait, j'aurais bien voulu leur écrire une lettre: *Correspondance de l'Afghanistan, une sourcienne en mission*. Mais c'est un peu trop difficile d'envoyer du courrier. On a entendu à la radio qu'il y avait des incidents de frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan. J'espère qu'on pourra quand même rentrer en novembre. Plus que quatre-vingt-huit jours. Ça fait un peu peur, c'est court. Je suis en meilleure forme, avant, ça me paraissait une éternité.

Notre salle de bain à la rivière, c'est vraiment fabuleux. On y va entre midi et trois heures, après le dîner. Après, on se sent de nouveau d'attaque pour recommencer le travail.

4. 8.

Cinq heures et demie, diane. On déjeune, Feda nous fait toujours des surprises: œufs à la coque, petits gâteaux, de la crème, c'est vraiment un type adorable. Salima est là, mais, comme c'est jeudi, jour des opérations, il n'y a presque pas de consultants. On va donc à la rivière et on lui lave les cheveux. Elle est tout heureuse et oublie presque de remettre son voile quand elle remonte. Je lui démêle ses cheveux, qui sont pleins de poux, beurk! et je lui fais de jolies tresses collées au crâne, qui forment une grosse et unique tresse dans le dos. On va faire un gâteau de riz pour remercier les *mudj* de leur travail à la rivière.

Nouvelle opération cet après-midi, un kyste sous la mâchoire. Paul s'en occupe, mais au moment où il met le dernier point, le gosse déglutit et ça se met à saigner à mort! Il rouvre tout à toute vitesse, je lui passe un autre champ, j'enfile une paire de gants et je l'assiste. Une petite artère a sauté. On ligature tout ça et je referme. Plus facile que chez la femme de l'autre jour. La peau est tendre comme du beurre. J'ai un peu de peine à faire les nœuds autour de la pince, mais ça viendra.

On se couche à nouveau crevés!

5. 8.

Vendredi. Repos jusqu'à 7h30, ensuite, je vais vite faire l'injection de Salima et on part à cheval pour Chashma-i-Shir, emplacement du futur *Shafaka naa*, l'hôpital Si Dieu veut! Superbe balade de trois heures. On arrive dans un fort joli endroit, une vallée étroite, des arbres, de l'ombre fraîche et une source. On leur dit bien, à nos mudj chéris, que dans 87 jours on repart et s'il n'y a pas d'hôpital construit ici, eh bien les *tabibas* ne viendront pas l'année prochaine. Ça les secoue un peu et ils décident d'envoyer dès demain une lettre à Bassir. Lui, il fait sa guerre ailleurs, sans se préoccuper du tout de nous! Un peu bizarre quand même.

[*Nous nous préoccupions tellement de notre projet que la guerre contre les Russes passait, dans nos esprits, au second plan!*]

On rentre bien crevés, vers le soir. Bonne discussion avec Marjolaine à propos de notre travail ici et du but que l'on voudrait atteindre. C'est pas si simple. Pour le moment, on se contente de distribuer des *dawas*, mais cela ne nous satisfait ni l'une ni l'autre. On aimerait plutôt faire de l'éducation à la santé. L'importance de se laver les mains après avoir touché toutes ces tourtes de caca. Elles font la bouffe avec les mains noires de m… c'est dég! Et laver les enfants… Au cours de la discussion, on parvient à la conclusion qu'il est impossible de changer la structure mentale de ces gens. On a tendance à oublier qu'ici, on vit en l'an 1361 et que c'est vraiment l'an 1361, question développement, à part bien sûr les avions et les kalash.

Lors des repas, des castes apparaissent. En effet, on nous donne le plat avec les plus beaux morceaux. Quand on a fini de manger et qu'il reste de la viande, c'est les amis de Feda qui mangent ce qui reste et c'est encore un autre mec qui a droit aux os. Et le voilà qui, sous nos yeux, se met à ronger ces restes. Pour eux, c'est tout à fait normal, mais je ne me ferai jamais à ce genre de hiérarchie.

6. 8.

«Il n'est au monde qu'une seule aventure: la marche vers soi-même, en direction du dedans, où l'espace et le temps et les actes perdent toute importance.» Henri Miller. «Le continent entier n'est qu'un cauchemar à fabriquer la plus grande misère possible, pour le plus grand nombre possible.»

Je commence à lire *Tropique du Capricorne*, passionnant et curieux. Aujourd'hui, reprise des vomissements et des diarrhées, je passe la journée allongée à penser à ma famille et à lire, pour tuer le temps. Je redéprime, j'ai envie de rentrer! Je crois que je m'inscrirai au CICR en rentrant, question d'avoir une bonne paie et un job intéressant.

L'Afghanistan *once again*? Peut-être pas. Je crois que je me payerai quelques semaines de vacances en rentrant et pourquoi pas quinze jours à Montréal pour retrouver la civilisation de l'an 2000 après le Moyen-Âge.

Je suis allée me baigner avec les garçons à midi, seul moment de la journée où on a vraiment de la détente. Je suis fatiguée de mon inertie, de mon manque de courage. J'ai encore perdu du poids, je ne mange que du thé depuis deux jours. J'ai le ventre tout plat! Première fois que ça m'arrive depuis 27 ans, c'est drôle!

7. 8.

Relativement bonne nuit, à part des piqûres d'insectes nouvelles partout sur les pieds, les chevilles et les avant-bras. Il va falloir remettre du DDT et compagnie! Je bois du thé avec les autres, mais je le vomis sur le chemin de l'hôpital. Marjolaine me propose de rentrer m'allonger, ce que je ne refuse pas. Et me voilà à nouveau seule à penser à ma famille, à la maison. Que c'est dur, parfois, la distance. J'aimerais pouvoir entendre Maman à la cuisine ou dans sa chambre, chantant un peu, faisant le café, riant comme elle le fait si souvent. On a parfois des prises de bec, on ne se comprend pas toujours, mais combien de fois elle m'a écoutée débiter mes salades, mes problèmes.

Suis-je encore un enfant pour avoir tant besoin du noyau familial? Une partie de moi a mûri, s'est endurcie, a franchi mille obstacles et tenté mille expériences nouvelles, l'autre partie reste là, à demander des cajoleries et la compréhension d'une mère ou d'une sœur, totale et très proche. Qui mieux que la famille peut nous connaître et nous aider? Nous nous sommes tous vus grandir, vivre, expérimenter la vie! Je ressens ma famille comme ma "tribu", avec laquelle on vit, se protège des mauvais coups du sort, de laquelle on pompe énergie et courage pour continuer la lutte.

Décidément, c'est le quart d'heure philosophique! mais j'ai besoin d'écrire des sentiments intimes, des choses jusque-là non exprimées, ou alors mal formulées. J'aimerais qu'à mon retour, tout reparte vers quelque chose de positif, que les soucis ne me retombent pas dessus comme un lourd manteau dès que je franchirai la porte de la maison! Non! Être neuve et lavée des erreurs que j'ai pu commettre, me jeter dans la lutte avec des forces décuplées et des armes nouvelles. Je pense que j'en serai capable. Je sens chaque jour un peu plus depuis que je suis ici, que le cheminement de mes pensées, mon intérieur se structure de manière intéressante, forme une Shafiqa pas trop bête et qui en veut.

Je me sens pleine d'une énergie constructive! Finis les problèmes futiles de cœur. Soit je trouve quelqu'un de chouette avec qui il fera bon vivre, soit je continue une vie affective un peu débraillée, mais sans regrets ni remords. A quoi cela sert-il de se bouffer le foie toute la vie? Quand on sera vieux, qu'est-ce qu'on en aura de plus?

(à suivre)